

VIEUX PIANO

Plein de la voix mêlée autrefois à la sienne.
Et triste, au clavecin d'ébène que domine
Une coupe où se meurt, tendre, une balsamine
Pleure les doigts défunts de la musicienne.

CATULLE MENDES

*L'âme ne frémit plus chez ce vieil instrument ;
Son couvercle baissé lui donne un aspect sombre ;
Relégué du salon, il sommeille dans l'ombre
Ce misanthrope aigri de son isolement.*

*Je me souviens encor des nocturnes sans nombre
Que me jouait ma mère, et je songe en pleurant,
A ces soirs d'autrefois—passés dans la pénombre,
Quand Liszt se disait triste et Beethoven mourant.*

*O vieux piano d'ébène, image de ma vie,
Comme toi du bonheur ma pauvre âme est variée,
Il te manque une artiste, il me faut l'Idéal ;*

*Et pourtant là tu dors, ma seule joie au monde,
Qui donc fera renaitre, ô détresse profonde,
De ton clavier funèbre un concert triomphal ?*

EMIL NELLIGAN.

Peek-a-boo Villa.

CHRONIQUE EUROPÉENNE

PARIS, 30 avril 1897.

En même temps que cette chronique, paraît le très joli dessin de notre compatriote, M. Ernest Girard. Dessin pris sur le vif pendant la scène, à jamais mémorable, causée par les étranges déclarations de Léo Taxil.

Le dessin représente M. l'abbé Garnier répondant au cynique Taxil, au milieu des applaudissements et des huées.

Au sujet de cette ignoble conférence, le *Radical* raconte une interview avec Taxil, au cours de laquelle il y a ce trait dirigé contre M. Tardivel : " Et dire qu'il y avait dans l'assistance un spectateur qui était venu du Canada, croyant voir Diana Vaughan, la luciférienne..."

Voilà comment il se moque de la crédulité d'un de nos journalistes les plus sincères.

L'abbé Garnier, dans sa réponse très digne et éloquente, dit qu'il n'avait jamais été dupe de Taxil, dont il démasquait depuis longtemps dans *Le Peuple Français* les fourberies.

Le dessin de M. Girard représente M. Garnier lançant à Léo Taxil l'apostrophe de " Immonde gredin ! "

* *

Voici la deuxième lettre de Mlle de Verchères.

C'est plutôt une relation faite à la demande du gouvernement. D'ailleurs, la voici telle qu'elle se trouve dans la collection Moreau, de Saint-Méry :

RELATION

Des faits héroïques de Mademoiselle Marie-Madeleine de Verchères, âgée de quatorze ans, contre les Iroquois, en l'année 1696, le 22 octobre, à huit heures du matin.

J'étais à cinq arpents du fort de Verchères, appartenant au sieur de Verchères, mon père, qui était alors à Kebek par ordre de M. le chevalier de Callières, gouverneur de Montréal, et ma mère était à Montréal. J'entendis tirer plusieurs coups de fusil sans savoir sur quoi l'on tirait. Bientôt j'aperçus que les Iroquois faisaient feu sur nos habitants, qui étaient éloignés du fort d'environ une demi lieue. Un de nos domestiques me cria :

— Sauvez-vous, mademoiselle ! sauvez-vous ! Voilà les Iroquois qui viennent fondre sur nous.

A l'instant, je me détournai et j'aperçus quarante-cinq Iroquois qui accouraient vers moi, n'en étant éloignés que d'une portée de pistolet. Résolue de mourir plutôt que de tomber entre leurs mains, je cherchai à trouver mon salut dans la fuite. Je courus vers le fort en me recommandant à la sainte Vierge, en lui disant du fond de mon cœur : " Vierge sainte, Mère de mon Dieu, vous savez que je vous ai toujours honorée et aimée comme ma chère mère, ne m'abandonnez pas dans le danger où je me trouve. J'aime mille fois mieux périr que de tomber entre les mains d'une nation qui ne vous connaît pas."

Cependant, ceux qui me poursuivaient se voyant

trop éloignés de moi pour me prendre en vie auparavant que je pusse entrer dans le fort, et se sentant assez proches pour me tuer à coups de fusils, s'arrêtèrent pour faire leur décharge sur moi. Je l'essayai pendant longtemps, ou du moins il m'ennuya fort. Les balles de quarante-cinq fusils qui me sifflaient aux oreilles me faisant paraître le temps bien long et l'éloignement du fort bien considérable, quoique j'en fusse bien proche. Etant à portée de me faire entendre, je criai :

— Aux armes ! aux armes !

Espérant que quelqu'un sortirait pour venir me secourir, mais en vain, il n'y avait dans le fort que deux soldats qui, saisis de frayeur, s'étaient retirés dans la redoute pour se cacher. Enfin, arrivée à la porte, je trouvai deux femmes qui pleuraient leurs maris qui venaient d'être tués, je les fis entrer malgré elles dans le fort, dont je fermai moi-même les portes. Alors je pensai à me mettre, moi et le petit nombre de personnes qui m'accompagnaient, à couvert des insultes des barbares. Je fis la visite du fort, je trouvai plusieurs pieux tombés qui faisaient des brèches par où il

était facile aux ennemis d'entrer. Je donnai mes ordres pour les faire relever, et, sans avoir égard à mon sexe ni à la faiblesse de mon âge, je prenais un pieu par un bout en encourageant les personnes qui étaient avec moi à le relever. J'éprouvai que quand Dieu donne des forces il n'y a rien d'impossible.

Les brèches du fort réparées, je m'en allai à la Redoute qui servait de corps de garde où étaient les munitions de guerre. J'y trouvai les deux soldats, l'un couché et l'autre qui tenait une mèche allumée ; je demandai à celui-ci :

— Que voulez-vous faire de cette mèche ?

— C'est pour mettre le feu aux poudres, me répondit-il, et pour nous faire sauter.

— Vous êtes un malheureux lui repartis-je ! Retirez-vous ! je vous le commande !

Je lui parlai d'un ton si ferme et si assuré qu'il m'obéit. Sur le champ je jettai ma coëffe, j'arborai un chapeau, et prenant un fusil je dis à mes deux jeunes frères :

— Battons-nous jusqu'à la mort, combattons pour



M. l'abbé Garnier, dans sa réponse, disant à Léo Taxil : " Immonde Gredin ! "

PARIS. — SÉANCE AU SUJET DE DIANA VAUGHAN. (Dessin de A. Girard)